

•
S

GATTI

•E

O•

e' in ventura

Michel
Séonnet

N
•

Michel Séonnet

Gatti, l'in-venteur

© Michel Séonnet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4933-8

Librinova”

www.librinova.com

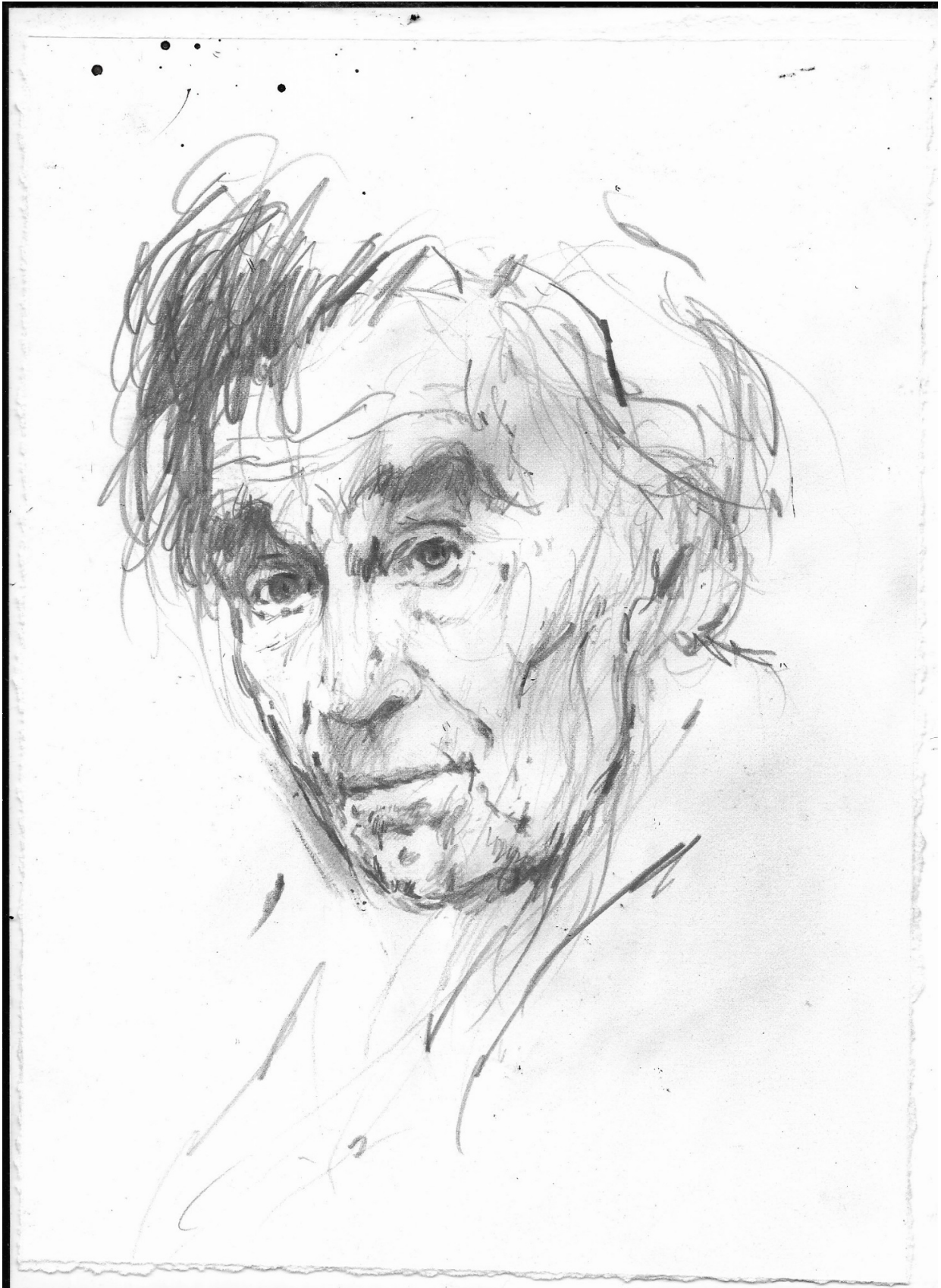
Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



**petits
points
cardinaux
éditeur**

www.petitspointscardinaux.net
petitspointscardinaux@laposte.net
27 Boulevard de Cessole 06100 Nice

Création graphique , Fabrication Maison 2024



L'allégresse du messager

Par Olivier Neveux¹

Un jour, je dois avoir seize ou dix-sept ans, j'habite en province, une militante anarchiste, l'amie d'un ami, m'offre les trois tomes des œuvres théâtrales de Gatti qui étaient sortis quelques temps avant chez Verdier. Je tourne autour depuis des mois, le « A » cerclé de rouge sur la couverture m'aimante. J'ai essayé de le lire. Je n'ai rien compris. J'ai lâché prise, un peu triste de voir que cet auteur anarchiste ne répondait pas comme il le fallait à ma demande implicite : un théâtre libertaire, avec de fiévreuses envolées et de galvanisantes détestations. Entêté, j'essaie de m'y remettre à l'occasion. Je lis et relis, interdit et attiré. Je cherche dans le dictionnaire les innombrables noms propres qui occupent toutes ces pages. Je m'accroche, puis j'abandonne. Parfois je m'y risque à nouveau. Quelques mois après, à Paris, j'assiste à une lecture de Gatti. Je ne comprends rien sinon, confusément, et entre autres pour cette probable raison, que c'est bel et bien parti pour la vie. Plus tard, étudiant, je décide de travailler sur le théâtre et la politique, celle des séditions et des refus, au plus loin des poétiques d'expert comptables sociaux-démocrates, des gestionnaires de la vie en commun, des indignations timorées et du modérantisme civique. Je prononce le nom de Gatti. Jean Jourdheuil m'encourage. Je me lance. Je passe alors des heures magiques et angoissantes à le lire et à le relire. « À voix haute », m'avait conseillé Hélène Châtelain et « à destination des arbres ». Il n'y a plus beaucoup d'arbres à Paris.

Et c'est ici que je rencontre Michel Séonnet. Je le rencontre comme lecteur. Je scrute ses introductions aux pièces chez Verdier. Il est pour moi, alors, indissociable de l'œuvre. Je ne sais d'ailleurs pas trop ce qu'il fait, comment il s'y prend. Je ne peux pas vraiment dire qu'il oriente, encore moins qu'il

explique. Plutôt : il écrit en marge de la page. Quelques phrases qui n'éclairent pas nécessairement mais qui s'ajoutent à l'œuvre, comme une légende ou un cartel. Une façon de dessiner pour le regard et l'attention un chemin dans la profusion intimidante de tous ces mots. « Passeur » est un mot qui ne dit pas vraiment ce qu'il en est. Il a trop la couleur de la pédagogie. Il y va plutôt d'une forme tout à fait singulière de ferveur, celle qui se nourrit des compagnonnages au long cours et de la gratitude toujours étonnée devant la vie déviée et, par là, permise.

Puis je le rencontre, lui. *La Parole errante* va paraître. Nous nous retrouvons, à quelques-uns, au premier étage de la Maison de l'Arbre, lieu de l'étude, et nous travaillons sur photocopies. À vrai dire, c'est Michel qui travaille. Il lit le manuscrit, chaque séance est la tentative, chapitre après chapitre, d'appréhender l'aventure des matricules. « Les mots me lisent » écrit Gatti à l'orée de l'ouvrage. La tâche est ardue : lire les mots qui le lisent et qui nous lisent, chacun, singulier et pluriel. Dans mes souvenirs ce sont des moments réjouissants. Il y a la joie, bien sûr, que procure l'œuvre, gigantesque et unique, que l'on arpente pour la première fois. L'alacrité enivrante de reconnaître des paysages dans un monde inconnu ou, l'inverse, de reconnaître un monde et d'en être pour autant dépaysé. Mais cette gaîté c'est aussi celle de Michel. C'est donc cela lire ? Autre chose qu'une passion éperdument solitaire ? Un partage jubilatoire, concentré, amical. Il faut s'engouffrer dans l'œuvre, tenter de comprendre, accepter d'être paumé, s'en sortir par le rire, faire des ponts, imaginer des correspondances, avouer, parfois, que l'on cale mais repartir.

Séonnet fait paraître des livres chez Gallimard, chez Verdier. Il écrit aussi des textes sur Gatti, plus longs. Parmi ceux-ci, il y a un article *dans* la revue *Europe* : « Présent ce soir »². Texte remarquable qui émancipe Gatti de la page blanche pour l'aire de jeu. Il met les mots qui me manquent alors sur sa démesure théâtrale.

Je sais qu'elle n'est pas tout à fait bien vue cette littérature qui naît du poème, que le mépris des médiations est tel que les textes qui accompagnent, qui communiquent le goût et le chemin semblent contrarier l'idéologie bien en veine

de l'Œuvre, radicale révélation, nue, sans intercesseur. Cela, dans l'oubli qu'il faut parfois l'amitié d'une lecture pour oser s'aventurer à son tour, pour ne pas se décourager trop tôt, pour se retenir de tomber et s'enhardir à certaines échappées. Et que cette littérature, « en lisant, en écrivant », a su offrir, à son tour, quelques œuvres majeures.

Le travail de Séonnet est le travail d'un écrivain. Il explique moins qu'il ne partage ce qui lui importe. Cette parole ne commente pas ; elle alerte, dit l'inouï de l'expérience à partir de ses propres considérations. Quelques mots sur le projet, le contexte et elle revient de suite à l'écriture. C'est elle qui mobilise. *Je me suis imaginé circulant à travers ses strophes [du poème Mort-Ouvrier] éclatées sur la feuille. Comme si c'était une ville*³. La métaphore parle. Séonnet se déplace dans l'œuvre ; au défi des clôtures, il assemble une phrase à une autre, une réplique à un vers, des textes, des histoires et dessine alors la carte de cet univers. La carte d'un trajet plutôt que celle d'une œuvre, celle de ses pas à lui, de ses enjambées, avec sa « rose des vents » : le poème de *l'Enclos*.

Il dira plus tard, dans la *Marque du père*⁴ ce que fut la rencontre :

*Je me suis retrouvé face à un homme qui, dans une langue stupéfiante, faisait théâtre d'une révolution toujours à refaire, et pour qui ce théâtre était toujours manière de faire se relever les morts. C'est à ce projet-là que je me suis associé. L'Espagne de Franco. Les anarchistes espagnols. Les luttes armées aux Etats-Unis. Le Vietnam. Les dissidents soviétiques, aussi. Pour moi, c'était un univers entièrement neuf. Bien plus encore : c'était l'univers ! Ses galaxies. Ses trajectoires. Pour la première fois je pouvais contempler le monde tel qu'il était*⁵.

Je parierai que nous sommes bien nombreux, pour des raisons multiples, des blessures secrètes, à nous être cognés à cette œuvre, non pas comme on se cogne au réel mais comme précisément on se cogne à ce qui le réfute, à ce qui contredit son impériale terreur, l'engluement et ses déterminations fatales. Cette écriture est une promesse faite à chaque vie : sa démultiplication est à portée de mots.